

BEETHOVEN

D'APRÈS SES « CARNETS DE CONVERSATION »

Parmi les circonstances tragiques de la vie douloureuse de Beethoven, l'infirmité incurable dont il reçut les premières atteintes dès sa trentième année, la surdité, est celle qui a le plus intéressé les biographes et les admirateurs du maître des Neuf Symphonies. Le plus grand maître de la musique moderne, sourd, comme Michel-Ange fut aveugle, n'est-ce pas la plus amère dérision du sort, la plus cruelle ironie d'un destin déjà cruel? Beethoven, dont la jeunesse n'avait guère été heureuse, et dont la vie, lorsqu'il fut arrivé à l'âge d'homme, ne semblait pas s'annoncer des plus brillantes, n'avait pas besoin, par surcroît, de la suprême injure que la nature pût faire à un musicien. Mais si l'on réfléchit qu'à l'époque où fut exécutée la première symphonie (3 avril 1800), il avait déjà ressenti violemment les premières atteintes du mal, peut-être pensera-t-on que la douleur infinie de Beethoven fut la source de ses inspirations les plus grandioses et les plus vraiment « humaines ». Et c'est à l'époque où il composait la seconde symphonie, qui marque un tel progrès sur la précédente, qu'il écrivait ce fameux « testament de Heiligenstadt » dans lequel, s'adressant à ses frères, plus, à l'humanité en général, il s'écrie :

O hommes, qui me jugez ou déclarez haineux, revêche ou misanthrope, combien vous me faites tort ; vous ne savez pas la cause secrète de ce qui vous paraît ainsi ; mon cœur et mon esprit furent dès l'enfance portés au tendre sentiment de la bienveillance, et même j'ai toujours été disposé à accomplir de grandes actions ; mais pensez seulement que, depuis six ans, je me trouve dans un état incurable aggravé par des médecins inintelligents. Trompé d'année en année dans l'espoir d'une amélioration, forcé enfin d'envisager un *mal durable* (dont la guérison, si elle n'est pas tout à fait impossible, durera peut-être des années). Né avec un tempérament vif et ardent, sensible même aux distractions de la société, il a fallu de bonne heure m'iso-

ler et mener une vie solitaire; parfois, je voulais bien me mettre au-dessus de tout cela, oh! comme j'étais alors durement repoussé, à redoubler la triste expérience de mon infirmité; et pourtant, il n'était pas encore possible de dire aux hommes: Parlez plus fort, criez, car je suis sourd. Ah! comment me serait-il possible d'alléguer alors la faiblesse *d'un sens* qui devrait être chez moi à un plus haut degré de perfection, un sens que jadis j'avais dans la plus grande perfection et comme certainement peu de gens de ma profession l'avaient encore eu! Oh! je ne le puis! aussi excusez-moi, si vous me voyez m'écarter, quand je me mêlerais volontiers à vous. Mon malheur m'est doublement pénible, car il faut que je sois méconnu; pour moi, pas de distraction dans la société des hommes, pas d'entretiens distingués, d'épanchements mutuels; tout seul, c'est à peine dans la mesure où la plus haute nécessité le commande que je puis me laisser entraîner dans la société; il me faut vivre comme un exilé; si je m'approche d'une société, une brûlante angoisse me saisit, car je crains d'être exposé à laisser remarquer mon état. — Il en fut ainsi toute cette demi-année que je passai à la campagne, poussé par un médecin intelligent à ménager autant que possible mes oreilles; il allait presque à l'encontre de mes dispositions présentes, quoique, parfois entraîné par l'instinct de la société, je m'y fusse laissé égarer. Mais quelle humiliation quand quelqu'un, se tenant près de moi, entendait au loin une flûte et que je n'entendais *rien*, ou que quelqu'un entendait *chanter le pâtre*, et que je n'entendais rien non plus! de tels événements me jetaient presque dans le désespoir; peu s'en fallut que je ne misse moi-même fin à mon existence. Seul, l'Art m'a retenu (1)!

Avec le temps, le mal fit des progrès incessants, malgré les soins les plus divers ordonnés par les spécialistes consultés, et Beethoven passa les dix dernières années de sa vie dans un état de surdité à peu près absolu. Vers la fin de 1816, son compatriote Joseph Simrock, l'éditeur de Bonn, se trouvant à Vienne, constatait qu'il ne pouvait se faire entendre de Beethoven lorsqu'il était placé à sa gauche, et qu'il fallait avoir recours à l'écriture lorsqu'on voulait lui faire quelque communication confidentielle. L'année suivante (dans une lettre au comte Erdödy, de Heiligenstadt, 16 juin), Beethoven lui-

(1) Ce *Testament de Heiligenstadt* a été reproduit par presque tous les biographes de Beethoven. On le trouve notamment dans le *Beethoven* de M. Romain Rolland et dans la *Correspondance* traduite par M. Jean Chantavoine. (pp. 42-44.) Cf. la lettre à Amenda du 1^{er} juin 1801, à la fin de laquelle on lit, soulignés, ces mots: « La chose de mon oreille, je te prie de la garder comme un grand secret et de ne la confier à personne »; à Wegeler, du 29 juin de la même année, etc.; et la biographie de Wasiliewski (I, pp. 279-246; II, pp. 263 et suiv.).

même constatait une fois de plus que son état empirait de jour en jour. Malgré les appareils que Maelzel (le mécanicien inventeur du métronome qui porte son nom) lui confectionna à différentes reprises, le sens de l'ouïe était irrémédiablement perdu. Zelter, l'ami de Goethe, trouvait Beethoven quasi-sourd (*so gut wie taub*), vers la même époque. C'est alors que le maître dut avoir recours, et cela jusqu'à la fin de son existence douloureuse, à l'usage de l'écriture pour communiquer avec les personnes qui l'entouraient. Curieux documents que ces *Conversationshefte*, conservés aujourd'hui, au nombre de 136, à la Bibliothèque royale de Berlin (1). Rien ne peut nous faire mieux pénétrer dans la vie quotidienne de Beethoven que ces petits carnets de papier à chandelle, tout crasseux d'être traînés dans la poche, crayonnés à la hâte, et qu'il abandonnait une fois hors d'usage; reliques précieuses aujourd'hui, d'autant plus précieuses qu'elles contiennent mainte annotation de la main de Beethoven, où se révèlent ses préoccupations, presque toutes causées par l'incurable mal.

Après tous les *Beethovenforscher* qui les ont feuilletés, depuis Schindler et Nohl jusqu'à MM. Frimmel et Kalischer, voici M. Volkmann qui nous apporte *Du nouveau sur Beethoven* (*Neues über Beethoven*) exclusivement d'après ces carnets de conversation. Rien de plus curieux à lire que la brochure qui porte ce titre (2).

Voici, par exemple, des fragments de conversation, au café ou à la brasserie. Beethoven lui-même interroge par écrit, — car il se méfie de parler trop haut dans un lieu public :

Ceux-ci entendent-ils ce que je vous dis? —

— Non, répond l'interlocuteur, vous parlez doucement.

Une autre fois, il demande en français, par surcroît de prudence :

Qu'est-ce qu'il parle, cet homme-là ?

Schindler, dont on reconnaît l'écriture, répond :

C'est un officier qui raconte tout au long la capitulation du corps autrichien à Ulm.

(1) Ces carnets proviennent de la succession de Schindler, « l'ami » de Beethoven, et son biographe. Ceux de l'année 1821 manquent seuls à cette collection, qui forme environ 11.000 pages.

(2) Berlin und Leipzig, 1905, Hermann-Seeiman Nachfolger.

L'officier narrait sans doute avec force détails et à grand renfort de gestes, comment, le 17 octobre 1803, le général Mack avait été fait prisonnier avec 25.000 Autrichiens; et le pauvre Beethoven, ne comprenant rien à cette mimique, en demandait l'explication à Schindler.

Ou bien, c'est Karl Holz, celui-là même que Beethoven avait désigné pour être son biographe, (1), et qu'il appelait, par plaisanterie, *Mahagoni-Holz*, *Holz-Christi*, etc. (bois d'acajou, bois de crucifix), Karl Holz qui écrit, à propos d'une personne que le maître lui a désignée :

Il a l'air d'un véritable rat d'archives.

A quoi Beethoven ajoute :

Borné, plein de suffisance.

Puis ce sont des conversations politiques, sujet affectionné de Beethoven, qui se gênait d'autant moins pour exprimer ses opinions ultra-libérales que la soupçonneuse police de M. de Metternich n'y attachait pas autrement d'importance : tout Vienne les connaissait et les lui passait comme une manie innocente.

Où en est la fidélité et confiance en l'Autriche ? demande-t-il un jour. Accorde-t-on la même confiance à un criminel qu'à un honnête homme ?

Lorsqu'il se trouvait seul au café, Beethoven lisait les journaux : il les lisait avec le plus grand soin, de la première à la dernière ligne, et sans oublier les annonces : il notait dans son carnet ce qui l'avait intéressé. Ainsi, en 1820 :

Conversationsblatt n° du 29 février 1820. M. Wolfsohn ment à mon endroit.

Ce M. Wolfsohn avait en effet, dans les *Nouveautés techniques* du *Wiener Conversationsblatt* de ce jour, fait publier une réclame dans laquelle il était qualifié de « mécanicien génial », et le rédacteur de la rubrique technique parlait avec éloge d'une « machine s'adaptant à la tête pour les personnes qui ont l'oreille dure », et qui se dissimulait facilement sous

(1) Karl Holz, fonctionnaire des finances autrichiennes, habile violoniste : il jouait avec le quatuor Schuppanzig. La lettre par laquelle Beethoven le désigne pour écrire sa biographie a été traduite par M. Chantavoine (*Corresp.*, p. 275, lettre du 30 août 1826).

les cheveux. « Wolfsohn m'a affirmé, ajoutait-il, que notre immortel Beethoven s'en sert avec un succès incontestable. »

Dans le même carnet se lit une longue conversation au sujet de ces *Gehörmaschinen*, qui se termine par ces mots d'un interlocuteur :

Dois-je demander une rectification en votre nom ?

D'autres pages montrent que Beethoven copiait dans les annonces des titres d'ouvrages nouveaux ; il note par exemple, de Bernt, des *Leçons sur les moyens de sauver les personnes en léthargie*, un volume avec 5 planches, Vienne, 1819, prix 1 florin 30 kreutzer ; ou bien encore la *Description d'un nouveau voyage de découvertes dans la mer de glace australe*, d'Ivan Simonow, en vente chez Wallishauser, Hohermarkt, n° 543 (1).

On sait qu'un des grands soucis de Beethoven était le choix d'une gouvernante ; il en changeait sans cesse, et jamais ne parvenait à en garder aucune. Ses carnets portent naturellement des traces nombreuses de ses préoccupations perpétuelles. Un jour que, dans un accès de mauvaise humeur, il veut souffleter l'une d'elles, Karl Holz l'avertit :

Ne la battez pas, vous pourriez avoir des désagréments avec la police.

Un autre jour, avec son neveu Karl, il trame tout un complot contre une autre. La scène se passe en 1823 ; Karl écrit :

Le frère (son oncle Johann, frère du compositeur, le frère Caïn) dit qu'il sera utile que tu la battes un peu.

Autrement ça ne sert à rien.

L'oncle Ludwig hésite, résiste, sans doute.

Rien ne nous arrivera, insiste Karl ; car elle ne sera pas assez forte pour se défendre contre nous deux.

— Mais, objecte probablement le bon oncle, la servante est forte, et elle pourrait bien nous répondre et nous faire du mal.

— *Moi*, je ne crains rien, assure Karl.

Et sur une nouvelle remarque de son oncle, il ajoute :

(1) « Bernt's *Vorlesungen über die Rettungsmittel beim Scheintode*, etc., mit 5 Kupfertafeln, gr. in-8°. Wien, 1819, 1 fl. 30 kr. Wallishauser, Hohermarkt, n° 543 : *Iwan Simonows Beschreibung einer neuen Entdeckungsreise in das südliche Eismeer*, etc. » (VOLKMANN, pp. 21-22).

Elles (les personnes qui battent leurs domestiques) sont aussi punies qu'un déserteur.

Enfin, ces derniers mots terminent le complot :

Si seulement personne ne vient au secours.

Il faut croire que la chose n'eut pas de suites graves, la crainte de la police et de la justice ayant empêché l'oncle et le neveu de mettre leur projet à exécution (1).

Avec la question du domestique, celles de la composition des repas et de la cuisine figurent pour une part assez importante dans les conversations pratiques de Beethoven. Il s'y occupe non seulement des plats les plus importants, mais jusqu'aux pommes de terre au macaroni, au sucre, aux épices, au vinaigre pour la salade, au fromage, etc.; tout est réglé par lui; on se le figure aisément dans une défiance perpétuelle, dans une crainte incessante d'être mal compris lorsqu'il donne les ordres les plus insignifiants.

Il était fort amateur de poisson; Holz, qu'il consulte un jour sur le menu, demande :

Quel poisson, et pour combien?

Puis, sur une remarque relative à la cuisinière :

Quand elle l'accommode mal et pas seulement par méchanceté.....

Holz reprend :

Je connais une marchande de poisson, si vous voulez avoir du poisson frais même en semaine, vous pourriez envoyer chez elle, et la payer tous les mois. Ce serait le mieux.

Enfin, un peu plus loin :

3 livres de carpes, ce sera suffisant.

Les poissons préférés de Beethoven n'étaient pas seulement ceux d'eau douce, comme la carpe, la perche, le brochet, mais aussi les *frutti di mare*, les huîtres de l'Adriatique, par exemple.

Le conseiller Peter (co-tuteur du neveu Karl) propose un jour :

Il faudra que nous fassions une fois une *Austern Partie* à Trieste et à Venise.

(1) Volkmann, pp. 23-24.

Une autre fois, la conversation étant venue sur le même sujet, le poète Bernard, qui se trouve parmi les interlocuteurs de Beethoven, risque ce jeu de mots :

Austria (Autriche) vient de Austern (huîtres). Pourquoi donc un Austrier ou Austerer (Autrichien) ne pourrait-il pas manger d'huître ?

Et comme les extrêmes se touchent, ainsi que le constate M. Volkmann, tandis que le verso d'un feuillet contient une addition de 9 florins 28 kreutzer pour du vin, du veau, des huîtres, etc., le recto en regard nous montre une esquisse de l'*Et iterum venturi sæculi* de la grande *Messe solennelle* (1).

Les mêmes documents nous font connaître Beethoven fumeur. Dans un carnet de 1823, il note pour ne pas l'oublier : « En ville du tabac. » Il fume généralement la pipe à cette époque ; lors d'une visite des cantatrices Sontag et Ungher (celles-là mêmes qui créèrent la Symphonie avec chœurs), il écrit pour rire, à Schindler, qui est présent :

Invitez ces demoiselles à fumer une pipe.

Mais, dans les derniers temps de sa vie, il semble avoir préféré le cigare, dont il est question de plus en plus souvent. Trouvait-il la pipe trop vulgaire ? Il se pourrait, car, vers le même temps, de nombreuses notes indiquent que le vieux maître soignait mieux que par le passé sa mise extérieure. On le voit, par exemple, s'inquiéter de cirages, de vernis brillant pour les chaussures...

Lorsque arrive la saison de la villégiature aux environs de la capitale, les carnets de notes nous renseignent encore sur les préparatifs de Beethoven qui, lors de chacun de ses déplacements, déménageait presque complètement, emportant jusqu'à son piano, et cela même après que la surdité lui eut rendu ce meuble plus inutile qu'aucun autre. Une fois à la campagne, au cours de ses longues et solitaires promenades quotidiennes, il écrit les précautions à prendre pour s'orienter tout seul, sans avoir à demander son chemin. En juin 1825, on lit entre autres :

† Chapeau de paille.

(1) Volkmann, p. 27-29.

(2) *Id.*, *ib.*, pp. 30-31.

+ Si on laisse à gauche l'orient, on a le midi devant soi ; si on le laisse à droite, à main gauche le couchant.

Et comme, au milieu de la nature qu'il admire en silence, sa pensée musicale est toujours en éveil, on n'est pas étonné de rencontrer, à deux reprises, l'adresse d'un marchand de « stylographes » ou, comme on disait alors, de porte-plume-réservoirs, — cet instrument ne date pas d'hier, — par lesquels le compositeur pourra remplacer le grossier crayon de charpentier qui lui sert à griffonner hâtivement des notes.

En 1814, Beethoven copie cette réclame :

Plumes à écrire en argent pour voyageurs, Plankengasse No. 106. On peut écrire 5 heures sans renouveler l'encre qui y est contenue. Prix : 5 fl. C. M. (monnaie conventionnelle).

Mais indépendamment des lieux où il villégiature d'habitude aux environs de Vienne : Mödling, Baden, Heiligenstadt, Beethoven projette parfois de visiter de plus lointaines stations thermales. En juin 1820, il écrit :

Gmunden — y (faire) un voyage avec — — — K??? — O Dieu !

Il semble que la réalisation de ce projet de voyage avec son neveu Karl (âgé de quatorze ans alors) serait pour lui un bien grand plaisir ; l'exclamation finale est significative dans sa brièveté. Trois ans plus tard, l'hiver de 1823, s'entretenant avec Schindler, c'est un autre projet beaucoup plus audacieux de « saison » thermale.

Vous devriez aller aux bains de mer, conseille l'ami Schindler, ils font une forte impression sur l'organisme humain.

Excellents les bains de mer.

Celui de Cheltenham semble être le meilleur...

En mai 1826, Beethoven lui-même écrit :

A Ischl, *c'est le meilleur* — (en français) (1).

Aucun de ces projets de voyage ne se réalisa ; Beethoven n'alla ni à Gmunden, ni à Cheltenham (que Schindler prenait à tort pour une station maritime), et la seule excursion thermale à longue distance de Vienne qui lui fut permise fut celle de Töplitz ; il y était allé en 1812, par ordre du médecin, et y

(1) Beethoven, dans ses esquisses musicales, emploie souvent le mot *meilleur* pour désigner, parmi les différentes versions d'une même phrase, celle à laquelle il donne la préférence et qu'il admet d'une façon définitive.

avait rencontré Goethe. On connaît de curieux détails sur les entretiens du poète avec le compositeur.

La vie de Beethoven s'écoula donc presque sans quitter Vienne ou ses environs, très simple et très monotone, pendant près de quarante ans, troublée seulement par les orages si fréquents de son ménage de célibataire impossible à servir, par les soucis que lui causait l'éducation de son « cher petit polisson » de Karl, son neveu et pupille, assez mauvais sujet selon les uns, beaucoup meilleur qu'on ne l'a prétendu, suivant de récents biographes (1).

Il ne faudrait pas se figurer, cependant que les seules nécessités matérielles occupassent le temps consacré par Beethoven à la conversation. Les huit ou neuf dernières années de la vie du compositeur sont loin d'être infécondes. L'ouverture *Zur Weihe des Hauses*, écrite pour l'inauguration du Josephstädter Theater (et non pour la *dédicace d'un temple*, comme on le traduit généralement en français), la neuvième Symphonie, avec chœurs, l'esquisse d'une Dixième, cinq Quatuors, plusieurs sonates, d'autres œuvres de moindre importance, datent de 1820 à 1826. Et les carnets nous montrent Beethoven préoccupé des progrès qui se réalisent dans son art, de la possibilité de faire exécuter ses œuvres ici et là, etc., etc.

Un jour, en septembre 1825, il s'entretient avec Holz des améliorations apportées depuis peu à la facture du basson. Holz écrit :

J'ai parlé avec Mittag (célèbre bassoniste) (2) du basson perfectionné.

(1) A la mort de son frère Karl, en 1815, Beethoven fut nommé tuteur de son neveu, âgé de neuf ans à peine. Le considérant comme un fils, il pourvut à son éducation, cherchant à le soustraire à la mauvaise influence de la veuve de son frère, la « méchante femme, » la « Reine de la Nuit » (Voir, dans la *Correspondance*, de nombreuses lettres adressées au maître de pension de Karl, Giannastasio del Rio, et à Karl lui-même).

Karl, d'après les carnets de Beethoven, semble avoir parfois eu des ambitions poétiques. En septembre 1823, à Baden, près de Vienne, il dit à son bon oncle :

« C'est un petit essai poétique que j'ai fait il y a six mois déjà, une tragédie, d'après un vieux livre d'un jésuite qui se trouvait parmi les livres que Zmeskall t'a envoyés ».

M. Hans Volkmann (*Neues über Beethoven*, p. 13) cite aussi de Karl une épigramme écrite un jour qu'il s'était aperçu que son oncle se teignait les cheveux.

Après une tentative de suicide, en mai 1826, Karl entra dans l'armée; il y resta jusqu'en 1832; se maria à Iglau cette année-là; après des essais malheureux d'exploitation agricole, il se fixa à Vienne, où il mourut (13 avril 1858).

(2) Augusta Mittag, né à Kreischa (Saxe), le 25 décembre 1795, vint à Vienne en 1820; professeur de basson au Conservatoire (1821), membre de la chapelle impériale, le 28 août 1824, il mourut le 21 novembre 1867. D'après M. Volkmann

Il n'y tient pas beaucoup.

Il dit, seulement une quinte plus haut, l'autre est tout comme auparavant.

En La et en Mi c'est plus facile à jouer, à cause du Sol dièze et du Ré dièze et à cause de l'égalité du son.

Il ne pense pas autrement.

Mittag est (un) brave (homme).

Et comme Beethoven désire de plus amples explications, Holz propose de lui amener ce « brave » Mittag. La visite du virtuose du basson a lieu beaucoup plus tard, au printemps de 1826. Holz accompagne Mittag chez Beethoven et l'introduit :

C'est pour le nouvel instrument au sujet duquel vous voulez avoir quelques renseignements, explique-t-il.

Mais, on parle mieux *inter pocula*; aussi bien le logis du maître n'est pas trop confortable et Beethoven, pour faire honneur à son visiteur, l'invite à vider une cruche de vin à l'auberge voisine.

« Le vin est bon », dit l'un. Puis la conversation s'engage sur les nouveaux bassons. Holz écrit sous la dictée de Mittag :

Ils ont aussi l'Ut dièze depuis deux ans, même souvent Si, mais tous ne l'ont pas.

Haut pour le basson.

Il a vu des compositions pour le nouveau basson, qui peuvent tout aussi bien être exécutées sur l'ancien.

Mi majeur, Si majeur sont difficiles à faire dans les mouvements rapides.

Dans l'adagio, ça ne fait rien.

L'Ut dièze va très facilement.

La conversation dévie peu à peu; Mittag parle maintenant de Beethoven et de ses œuvres :

Il veut vous exprimer la haute estime de ses compatriotes, les Saxons, écrit Holz.

« Fait-on beaucoup de musique à la cour de Dresde ? » interroge sans doute Beethoven.

Pas un seul concert de tout l'hiver.

Mais le compositeur désire encore un détail sur le basson.

(*Neues über Beethoven*, pp. 47-48), il pourrait être question ici d'un perfectionnement du basson dû à Almenröder (1820), ou à G. H. Kummer, de Dresde, vers la même époque.

Le nouveau basson, lui répond Mittag, doit avoir encore au ténor dans le haut, Ré, Mi, Fa.

Et il trace les notes sur une portée.

Le Ré aussi.

On passe ensuite à un sujet plus général. Le maître demande au musicien ce qu'il pense des instruments à vent de la chapelle impériale de Vienne, dont il fait partie depuis deux ans.

L'harmonie à la cour est très bonne, répond Mittag, mais ils n'ont rien à faire.

Beethoven vient à parler de la musique religieuse (depuis trois ans, une messe lui avait été commandée pour la cour); Mittag répond à ses questions :

Il n'y a pas de grande messe, sauf celle que Eybler a faite.

On devait exécuter une messe de Salieri, mais on a été obligé de la mettre de côté, on la trouvait trop mauvaise.

Le musicien fait ensuite l'éloge de ses compatriotes.

Vous devriez venir à Leipzig, y donner un concert; il n'est pas besoin de nouvelle symphonie; là-bas l'enthousiasme pour vous est sans borne; 1500 étudiants, qui ne veulent entendre d'autre musique que la vôtre.

A Dresde aussi (1).

L'orchestre est de 90 personnes, c'est peut-être le meilleur aujourd'hui.

Harmonie triplée.

Les meilleurs artistes veulent partir à Munich, le roi diminue leurs appointements à tous.

Vos symphonies ne sont nulle part mieux exécutées que là: mais ils font 5 ou 6 répétitions.

A Dresde, il y a des concerts en plein air.

Le dialogue s'engage autour de différentes personnalités du monde musical. A propos de l'une d'elles, Mittag déclare :

Il n'entend pas.

Puis :

Katter ne connaît pas même l'accord de Do.

Scheidl.

(1) Sur l'enthousiasme des Dresdois pour Beethoven, M. Volkmann cite un autre témoignage caractéristique. Karl s'entretient avec son oncle (décembre 1825) :
« Un banquier de Dresde disait au frère (Johann) qu'il y a quelques années le bruit courut que tu irais à Dresde, que les notabilités s'étaient réunies, et qu'on avait préparé pour toi un appartement de 18 pièces. »

Witasek (1) a renvoyé le décret de nomination (il devait remplacer Salieri à la tête de la chapelle impériale), il écrivit à Kudschera qu'il était trop vieux pour supporter les cabales de la cour, et comme il est encore rouge de visage, les Viennois pourraient le prendre pour un ivrogne.

Naumann aussi est mort.

Morlacchi (2) et Weber y sont maintenant.

Un peu plus loin, parlant de sa messe, Beethoven s'enquiert des facilités d'exécution qu'il pourrait trouver à Dresde, demande des renseignements sur la cour, sur le roi, qui a souscrit un exemplaire de la partition, comme presque tous les souverains de l'Europe. Mittag répond :

Le roi lui-même joue encore tous les jours une heure.

Il (?) est déjà disparu de la cour.

Il est instruit.

Sur ces entrefaites, Holz remarque prosaïquement :

C'est bien difficile de se faire servir du vin aujourd'hui, on n'y parvient pas.

Une saucisse interminable.

La conversation tire à sa fin; une nouvelle cruche vidée, Holz explique ce que vient de lui dire Mittag :

Mittag disait que Breitkopf et Hartel se sont enrichis avec votre symphonie en Ré (la neuvième, avec chœurs). Elle a paru en même temps sous toutes les formes et le premier jour le stock des 2000 exemplaires pour piano à 4 mains a été épuisé.

Là-dessus, on se lève et l'on quitte l'auberge. Mittag prend respectueusement congé de l'illustre maître qui, dans un jour de bonne humeur, vient de l'honorer d'une heure ou deux d'amicale conversation et, quelques jours plus tard, rencontrant Holz dans la rue, celui-ci écrit sur le carnet de Beethoven :

Mittag m'a prié de vous dire que l'heure qu'il a passée avec vous a été la plus heureuse de sa vie (2).

J.-G. PROD'HOMME.

(1) Wittaseck (1771-1839) devait remplacer Salieri, mort le 7 juin 1825.

(2) J.-G. Naumann mourut le 2 octobre 1801; Weber quitta Dresde au printemps de 1826; il mourut peu après à Londres. Morlacchi, nommé à vie à la chapelle de Dresde, en 1826, mourut en 1842; il fut remplacé par Richard Wagner l'année suivante.

(3) H. Wolkmann, pp. 45-47, *Eine Plauderstunde bei Beethoven*.